

En août 1946 paraissait le premier numéro du *Monde Juif*, qui avait été précédé du *Bulletin du Centre* dont nous reproduisons aussi le N° 1. Léon Poliakov fut l'un des pionniers du CDJC, de sa revue et de ses travaux. C'est cet itinéraire d'un homme atypique, chaleureux et brillant, qu'il esquisse ici, à notre demande, à l'occasion de cet anniversaire.

Souvenirs des temps passés

par Léon Poliakov

Je crois avoir fait la connaissance du regretté Isaac Schneersohn encore avant la Seconde Guerre mondiale, je ne sais plus comment. Mais pendant celle-ci (fait prisonnier après l'échec de la contre-offensive sur la Somme, du côté de Saint-Valéry en Caux, j'eus la chance d'être libéré par un officier allemand, Wilhelm Rohr qui, avec trois camarades, nous ramena à Paris), je décidai, en mai 1941, après les premières rafles, de passer en "zone libre". Et, m'étant installé à Marseille, je rencontrai sur la Canebière un rabbin hassidique que je connaissais, Zalman Chneerson. D'emblée, il me proposa de devenir son secrétaire. "Mais, vous n'ignorez pas que je suis un mécréant !" – "Peu importe, puisque vous avez la *Chekhina* !" ¹. Et comme il me proposa des appointements convenables, j'acceptai sur-le-champ.

Je prenais mes fonctions au sérieux, et le matin, je dépouillais le courrier, ou recevais des pauvres hères, le plus souvent démunis de tout. L'un d'eux, je m'en souviens bien, parvint même à me corrompre... ² D'autre part, mon zèle était contrecarré, presque chaque matin, par "mon" rabbin, qui m'obligeait de faire le "dixième", lors de la prière matinale. ³

D'autre part, je fus ainsi initié aux mœurs et aux usages des "Israélites pratiquants" (d'ailleurs, je travaillais alors à l'AIP (= *Association des Israélites pratiquants*). Et je m'imaginai que j'étais un anthropologue, étudiant les mœurs et les usages d'une tribu exotique. J'appris ainsi le rôle absolument primordial que jouent les questions alimentaires. Que les Juifs orthodoxes ne mangent pas de porc ni de poissons sans écailles, je le savais déjà. Ce que j'ignorais, c'est l'incroyable rigueur et minutie auxquelles on peut aboutir dans ce domaine. Nous étions cependant en temps de guerre et, depuis plus d'un millénaire, les talmudistes avaient prévu des dispenses rangées sous la rubrique "*Pikouah Nefech*" (salut de la vie). Mon rabbin n'en avait cure. Pas de viande, et d'un. Mais d'autre part, pas de beurre, ni de lait, ni de fromage : n'est-il pas dit quelque part dans les Commentaires (je dis bien

les Commentaires, la Loi étant muette sur ce point) – on voit que peu à peu, je devenais un docte, dans ces matières – qu’une matrone juive doit présider à la traite des vaches. Condition plutôt difficile à remplir, compte tenu des méthodes de ravitaillement et de rationnement de l’époque, dont les générations de cette fin de siècle n’ont pas la moindre idée. De plus, alimentation limitée aux légumes, fruits, graines végétales, farines et pâtes, ce qui n’est pas si mal pour des adultes en liberté ; ce qui était plus critiquable dans le cas des enfants en pension chez “mon” rabbin, encore que le marché noir (= clandestin) de ces temps permettait de les nourrir convenablement. Mais ce qui devenait tout à fait scabreux dans le cas des malheureux Juifs internés dans les camps (*les Milles* étant le plus proche de Marseille). J’en ai connu cependant un qui, conformément aux principes du rabbin Schneersohn dont il fut l’élève, Elie Thorn, s’en est contenté. “Il s’agit de prouver que c’est la tête qui commande à l’estomac et non pas l’estomac à la tête”, m’écrivait-il. Et il fut loin d’être le seul....

En été 1942, la condition des Juifs s’aggrava, à travers toute la France. A Paris, la rafle des 16-17 juillet, prévue pour 25 000 personnes, ne fournit que la moitié de ce contingent, probablement parce que certains agents de police avertirent les futures victimes. A peu près en même temps, la situation des Juifs en “zone libre” s’aggrava elle aussi : d’une part, ceux qui étaient internés dans les camps (il y en eut plusieurs) furent livrés aux Allemands, de l’autre, les Juifs étrangers ou “apatrides” durent quitter les grandes villes. Or, j’en étais un – le fait d’avoir été un soldat français n’y changeait rien – tout comme le rabbin Schneersohn.

Si je ne me trompe, Isaac Schneersohn avait visité Marseille, et l’idée me vint de réunir les deux, qui étaient de très lointains cousins. Mais ce dernier était un citoyen français, et tira d’affaire son cousin, sa famille et ses élèves, qui purent partir dans une ferme qu’il loua pour eux dans le département du Gers. Quant à moi, je me demandais que faire, longeant la rue Sylvabelle (où se trouvaient les bureaux de l’AIP), lorsque quelqu’un me frappa sur l’épaule : “Bonjour, vieux”.

C’était l’un des trois prisonniers libérés jadis, Oswaldo Bardonne. Et il me dit :

– Voir Marseille et te voir toi. Il paraît que tu es en panne ?

Il me raconta son histoire. Rentré chez lui il avait commencé par reprendre son travail d’ouvrier, dans une usine. Mais ce n’est pas avec 2 000 F par mois qu’il pouvait réussir à nourrir sa famille. Il s’était donc fait prêter un peu d’argent et avait ouvert un café restaurant à la Ricamarie, près de Saint-Etienne (Loire). Lorsqu’on est restaurateur, on arrive tout au moins à manger à sa faim !

Je lui racontai mon histoire à moi. Il m'écoutait attentivement. Puis, à brûle-pourpoint :

“Tu viendras chez moi. Je te trouverai un bon petit travail dans une usine : comme tu es philosophe, tu t’y feras facilement. Tu logeras chez moi, on s’arrangera avec ma femme. Léa sera très contente de te connaître. Ce n’est pas la place qui manque chez nous.”

– “C’est très chic de ta part, mon vieux. Mais laisse-moi réfléchir.”
“Aldo” repartait le surlendemain à Saint-Etienne.

Il y a bien loin d’un quasi-rabbin à un manœuvre non spécialisé. Mais l’idée ne tarda pas à me séduire. Je décidai de me faire fabriquer des faux papiers, des “biffes”, comme on le disait alors : je connaissais un certain Epstein, qui le faisait volontiers. Et Dieu sait pourquoi, je choisis le nom de Robert Paul (le champion français des sauts en longueur, au début du XX^e siècle). La *biffe* une fois établie, il me fallait entrer dans la peau du personnage, un “Français moyen”. Comment le faire mieux qu’en commençant de la manière la plus grise, la plus anonyme ? N’était-ce pas une chance de se fondre dans la masse, de changer de mentalité en changeant de papiers ? Du coup, c’était aussi une occasion d’apprendre sur le vif comment vit, travaille et pense le prolétaire, le déshérité social. Des rêves d’adolescence, des discussions avec des amis communistes me remontaient en mémoire. Occasion qui sans doute ne se représenterait jamais, enchaîné comme on l’est dans la vie quotidienne par les liens de la convention et de l’habitude...

Une semaine plus tard, ma décision était prise. Je prenais congé de Marseille et du rabbin Schneersohn, avec lequel du reste je venais de me brouiller.

En effet, quelqu’un lui avait montré un article de Goebbels, publié par l’hebdomadaire nazi *Das Reich*, dans lequel il assurait que son “*Führer*” (Hitler) se contenterait d’établir une séparation nette entre Juifs et “Aryens”, sans persécuter les premiers nommés. Et il me demanda d’écrire à Goebbels qu’il était entièrement d’accord avec cette idée, ce que, bien sûr, je refusai. Mais je crois que quelqu’un (j’ai oublié qui) accepta de rédiger cette lettre stupide, qui resta évidemment sans réponse.

Cela dit, je pris le chemin pour Saint-Etienne, mais comme à Lyon, il fallait prendre un autre train, je m’y arrêtai pour quelques jours. J’en repartis avec deux acquisitions précieuses, mais de valeur inégale. En premier lieu, une carte d’identité dûment enregistrée, qui allait remplacer ma *biffe*. J’eus l’idée de passer à la Maison du Prisonnier, car en son temps, à Paris, je m’étais fait démobiliser (je ne pouvais pas y relater l’odyssée dont nous étions redevables à Wilhelm Rohr), et il fallait régulariser ma situation. Ce qui me permit de faire établir par M. Bourgeois, au commissariat de la place Bellecour, la carte en question.

Quant à l'autre "acquisition", il faut bien avouer que la charmante Mady Bonnefoy-Sibour, qui consacra tout un après-midi à émettre des R à la manière française, œuvra en vain : mon accent russe est *indécrottable*, et j'ai fini par m'en enorgueillir – que pouvais-je faire autrement ?

A la Ricamarie, "Aldo" me présenta à M. Pasqualini, le directeur des papeteries du Valfuret ; je fus aussitôt embauché en qualité d'aide-emballeur. Et il faut bien que je l'avoue : la condition d'honnête prolétaire, gagnant son pain à la sueur de son front, ne m'a pas laissé de bons souvenirs. Mon emploi consistait à empiler des boîtes en carton par vingt-cinq ou cinquante, à les envelopper, à les ficeler et à les charger sur des camions. Il y avait des boîtes de toutes les tailles et formats, et mon travail ne m'imposait pas la répétition mécanique du même geste. Il n'en restait pas moins odieusement ennuyeux, et c'est avec une impatience dont il est difficile de donner une idée que j'attendais la sirène *salvatrice*...

Par ailleurs, le soir, j'étais pensionnaire chez les Bardone, mais, abruti de fatigue, je n'avais pas d'autre idée que de me plonger dans le sommeil. Mais les ouvriers professionnels, allez-vous dire, ils devaient tous être des révoltés sociaux ? Attendez donc. J'étais curieux, tout en travaillant, d'apprendre ce que les autres avaient dans le ventre. Je me souviens de ma première conversation de ce genre : j'avais pour interlocuteur Loulou Vauron, vingt-cinq ans, manoeuvre comme moi-même, intelligent et vif : « Le maréchal (Pétain) ? Oui, évidemment, on en dit bien du mal. Mais il faut se rappeler qu'il nous a évité la révolution. »

A mon étonnement, il fut applaudi...

Par la suite, je trouvai un autre travail, qui me convenait bien mieux. La petite serveuse du restaurant avait été rappelée dans sa famille. Je la remplaçai donc, m'inspirant de l'exemple des étudiants américains qui, paraît-il, combinent de cette façon gagne-pain et études.

Je m'empresse de certifier que ces étudiants n'ont aucune raison de se plaindre. Le métier n'est point déplaisant. Il exige de la mémoire et de la psychologie. De la patience également, m'a-t-on dit, voici un point que je n'ai pas pu vérifier puisque nous vivions à l'époque des restrictions, lorsque le restaurateur était un seigneur et le consommateur un humble croquant. C'est avec le regard d'un chien battu que les dîneurs me demandaient s'ils pouvaient avoir un petit "supplément" et, ma foi, si une tête me déplaisait, je les envoyais paître, histoire de voir le visage s'allonger, le regard s'éteindre...

Cela dit, tout allait changer en novembre 1942, lorsque les troupes anglo-américaines débarquèrent en Afrique du Nord (Maroc, Algérie). Peu après, Hitler ordonnait l'occupation de la France entière, à l'except-

tion du Sud-Est, qu'il confiait à son allié Mussolini ; or les généraux italiens protégeaient, de Grenoble à Nice, les Juifs, comme je l'ai relaté, dès 1946, dans mon premier livre.⁴

Il va de soi que de partout, ceux-ci affluaient dans la zone "italienne". Aldo me conseilla Grenoble, où habitait son père ; "mon" rabbin, avec toute sa "smala", quittait la ferme du Gers, se rendant à Voiron, à quelques kilomètres de Grenoble. Et en août 1943, après s'être excusé, il me demanda de venir le voir : « Je viens d'apprendre que dans quelques jours, les Italiens vont évacuer leur zone, à l'exception de la Côte d'Azur. J'ai décidé de partir pour Nice. Nous serons une centaine de personnes ; afin de ne pas sortir de la zone italienne, nous ferons le voyage en autocar par la route des Alpes. Etes-vous prêts à prendre le train pour préparer notre installation là-bas ? »

Après mûre réflexion, j'acceptai et, quarante-huit heures plus tard, je débarquais à Nice – où on ne trouvait plus de place dans les hôtels. De Grenoble, d'Aix-les-Bains, de Cannes, les Juifs affluaient à Nice. Après avoir couru toute la journée, je parvins quand même à retenir une quinzaine de chambres dans plusieurs hôtels différents.

La caravane du rabbin arriva le lendemain par la montagneuse "route Napoléon", rompue de fatigue. En plus des enfants et des séminaristes, plusieurs familles de Juifs orthodoxes s'étaient jointes au convoi. Or, dès mon arrivée à Nice, je m'aperçus que l'infortuné rabbin s'était trompé à 100 %, car la ville était déjà aux mains des Allemands, et les sbires SS avaient toute latitude pour rafler les Juifs. La chasse à l'homme battait son plein. On se repassait de bouche en bouche des histoires tragiques ou tragi-comiques. Abraham Goukassov, le pétrolier arménien, le propriétaire du journal pro-tsariste *Vosrojdénie*, avait été arrêté Promenade des Anglais ; son prénom et son faciès l'accablaient ; il paraît que son sexe abondait dans le même sens ; expédié à Drancy, ce n'est qu'au dernier moment qu'il évita la déportation à Auschwitz...

Pour ma part, j'eus la chance de dénicher, avenue Mirabeau, une mansarde payable 100 F par jour à une certaine Mme Piguet. Après quoi, je m'empressai de prendre contact avec les EIF (Eclaireurs Israélites de France), les spécialistes, en ces temps, de l'aide aux Juifs traqués, à travers toute la France. Leur local était installé au 2^e étage d'une tranquille maison de la rue Verdi, et l'on y accédait avec les précautions d'usage, à l'époque.

Je fus reçu par le "patron", Maurice Lobenberg, *alias* Maurice Cachoud, qui me résuma la situation comme suit :

"Je fais partie d'une organisation de combat, et je sais ce que je risque. Il y a présentement à Nice, sur deux cent mille habitants, près de vingt-cinq mille Juifs... S'ils restent ici, ils finiront tous par être

pris. J'ai de quoi fabriquer des *biffes* à la chaîne, puisque je possède une douzaine de tampons de mairies. Il faudra établir vingt-cinq mille fausses cartes d'identité et forcer tout ce monde à partir par train, camion ou bicyclette. Un quart, un tiers, seront pris en cours de route ? Bon. Nous serons repérés et pris nous-mêmes ? Bon. Nous sommes là pour cela. Autrement, quelle est notre raison d'être ?

Et comme j'en vins à lui parler de mes amis Bardone, il me dit : "Pourquoi ne pas demander à Aldo de venir à la rescousse ?"

Chose dite, chose faite. Je formai, sur le champ, le n° 51 à la Ricamarie :

"Salut, Aldo. Je te téléphone de Nice !"

"Salut, Robert. Alors, tu prends des bains ? Ou tu joues à la roulette ?"

"Là, tu te *gourres* à 100 %. J'aide des *musiciens*.⁵ Pourrais-tu venir ici ?"

"Je prendrai le premier train. A demain. Et bonne chance".

Le lendemain, nous allâmes aux Halles de Nice. Aldo avait son plan. Il me demanda de l'attendre dans un café. Une demi-heure plus tard, il revenait en compagnie d'un chauffeur en salopette. Il fit les présentations :

"Voilà Robert, le chouette copain dont je vous ai parlé. Robert, Dante Scarcelle que voici va chaque semaine chercher des primeurs dans l'Isère. Gros camion chargé à l'aller de caisses vides. Feuilles de route, *Ausweis*,⁶ tout est en règle. Alors, tu pourras camoufler tes copains dans les caisses. Compris ? Prends rendez-vous."

Ce que je fis le soir même. Quant à Aldo, il se chargea de trouver un abri pour N., le correspondant de *l'American Jewish Joint*, auquel les SS s'intéressaient tout particulièrement.

Le lendemain, un énorme camion pénétrait au lever du jour dans la cour de l'immeuble où se cachaient les "talmudistes". Quatre jeunes garçons descendirent à pas de loup. Depuis deux semaines, c'était la première fois qu'ils sortaient dans la rue. Dante avait tout préparé. Entre deux rangées de caisses, il avait aménagé un espace dans lequel le quatuor put s'installer à son aise. Le tout fut recouvert de branchages et d'une bâche. Je serrai quatre mains, et je me sentais presque aussi heureux qu'eux...

J'appris par la suite qu'à une centaine de kilomètres de Grenoble, les fugitifs étaient descendus pour terminer le voyage par leurs propres moyens. Dans leur poche de droite, ils avaient leurs *biffes*, à l'intention des Allemands ; dans les poches de gauche, à l'usage de la gendarmerie, leurs vraies identités. Compte tenu de leur accent *yiddich*, ils ne pouvaient guère faire illusion à des Français.

Dans le train, des gendarmes leurs demandèrent leurs papiers. Ils les présentèrent. “Nous Juifs, nous f... le camp de Nice !”

– “Circulez !”

*
* *

Hauts et bas

Somme toute, mes affaires avaient pris une tournure satisfaisante. La dispersion était en bonne voie. Pour ma part, je me sentais en sécurité dans la mansarde de Mme Pignet. A l'intention de la famille Schneersohn, quelqu'un (je ne sais plus qui) me confia les clés d'un vaste appartement dont les locataires passaient la saison chaude dans la montagne. Mais à la condition impérative de laisser ignorer par le concierge et les voisins cette “sous-location”. Interdiction donc de sortir et de faire du bruit ; la famille fut munie de chaussons afin de ne pas donner l'éveil.

Le déménagement, opéré en fiacre à la tombée de la nuit, eut lieu à la veille de *Roch-Hachanah* (le Nouvel an juif). Catastrophe ! Ce jour là, il convient de sonner de la corne du bélier, très fort, trois fois de suite. Je tentai d'exciper du *Pikouah Nefech*, arguant qu'il s'agissait de vie ou de mort, mais le rabbin ne voulait pas démordre, et, réflexion faite, il n'avait pas tort. Coïncidence ou miracle ? Mais, en inspectant l'appartement, il s'avisa que les fenêtres de la cuisine donnaient sur la voie du chemin de fer. La consultation de l'indicateur Chaix confirma que le passage du rapide de Marseille correspondait avec l'apparition de la première étoile vespérale. Les décibels de la locomotive allaient étouffer ceux de la corne ; nous étions sauvés !

De retour à Grenoble, j'allai trouver Isaac Schneersohn, qui, à la hâte, faisait emballer ses fiches (42, rue Bizanet), ce qui ne m'étonna guère, car c'est là que, sous l'occupation italienne, il avait fondé le CDJC (*Centre de documentation Juive Contemporaine*). Chaque fiche indiquait le nom et l'adresse d'une entreprise ou d'un commerce juif, qui, surtout à Paris, avaient été *aryanisés*, selon la terminologie de ces temps. Et il va de soi que désormais, d'un moment à l'autre, des sbires (allemands ? français ?) pouvaient s'en mêler...

Par la suite, je passai près d'une année sur le “plateau protestant” de Chambon-sur-Lignon (Haute-Loire). A l'époque, il faut bien le dire, tranchant sur l'attitude de l'Eglise catholique, les Protestants, durement persécutés après la révocation de l'Edit de Nantes (1685) par le “roi-soleil” Louis XIV, ne l'avaient pas oublié, et protégeaient de leur mieux les victimes des persécutions germano-vichysoises. De sorte que dans cette région montagneuse et paisible, une bonne moitié des fermes abritaient des proscrits, parfois des familles entières. Pour ma

part, je louai une chambre à quelques kilomètres du Chambon, à Tence, chez M^{lle} Jonac, une sage-femme. Elle m'a offert une Bible que j'ai conservée, avec la longue dédicace que voici :

Tence, 30 juillet 1944,

“Souvenir d'une enfant de Dieu par grâce, avec le désir que cette parole divine atteigne son cœur, et lui donne avec la repentance le salut de son âme, afin qu'il puisse aimer celui qui l'a tant aimé – et échapper ainsi au jugement éternel qui doit atteindre toute âme d'homme sans sauveur.”

V. Jonac

Faut-il préciser que mon âme n'a pas été “atteinte” ? A vrai dire, c'est la première fois que je lis cette dédicace...

En juillet 1945, peu après la “Libération” de la France, je décidai de rentrer à Paris. Le voyage fut long, car je dus changer de train à Lyon ; or, compte tenu de l'état du réseau ferroviaire, le trajet Lyon-Paris dura une dizaine d'heures. Et comme mes économies étaient épuisées, il me fallait d'urgence un gagne-pain. J'allai donc trouver Isaac Schneersohn, qui me reçut aimablement, et m'offrit le poste de secrétaire général du CDJC.

A l'époque, toutes les organisations juives avaient pour siège un vaste appartement – sept pièces – avenue Foch, et mon “patron” s'était fait accorder la pièce la plus belle, me conseillant de faire attention, car tout le monde lorgnait cette pièce. Mais le directeur de cette œuvre caritative, feu Gaston Kahn, qui me frappa par sa belle prestance, parvint, je ne sais plus comment, à m'évincer. Là-dessus, M. Schneersohn me dit : “Vous n'avez pas l'étoffe d'un administrateur responsable. Mais je n'ai pas oublié les services que vous m'avez rendu, et je ne vous congédierai pas ; désormais, vous serez le chef du service des recherches du CDJC.”

Et c'est ainsi que je devins un historien...

Muni de lettres de recommandation de Justin Godart, un ancien ministre de la III^e République⁷, je tentai ma chance au ministère de l'Intérieur, place Beauvau, où, renvoyé de bureau en bureau, j'aboutis finalement à la Sûreté Générale (actuellement, la Sûreté Nationale) dans celui du commissaire-en-chef Berger. A peine ouvris-je la bouche, pour expliquer mon problème, qu'il me désigna du doigt une grande caisse en bois, dans un coin : “Voici les archives allemandes que nous venons de récupérer, mais je ne connais pas l'allemand, me dit-il. Voulez-vous me dire de quoi il s'agit ? “(la lettre de recommandation indiquait que je connaissais plusieurs langues). Par ailleurs, je ne saurai jamais pourquoi le commissaire Berger et son adjoint Pink me témoignèrent d'emblée une confiance totale, mais le fait est que la caisse

contenait les archives des SS en France, et que je pus y fouiller à loisir ; qui plus est, il m'incombait de désigner à Berger ou à Pink les cas de collaboration ou de dénonciation qui justifiaient des poursuites – devant, d'emblée, un justicier ! De plus, j'avais toute latitude pour emporter les documents les plus importants, afin de les faire microfilmer pour le CDJC.

Cette situation hors du commun, qui n'était possible que dans le climat extravagant des lendemains de la Libération, dura plusieurs semaines. Je crois avoir été un "épurgateur" scrupuleux. Je me souviens, par exemple, du cas du juge Lämmlé, un Juif alsacien, magistrat fort connu (je crois qu'avant la guerre, il présidait la XII^e chambre correctionnelle). Un haut fonctionnaire du Commissariat aux Questions Juives, Schweblin, demandait aux SS de ne pas l'arrêter, car il lui servait d'informateur. Quelque chose me retint de signaler son cas et je demandai conseil à "mon" rabbin. "N'en faites rien, me dit-il, Schweblin et Lämmlé sont des Alsaciens tous les deux ; peut-être l'un voulait-il simplement protéger l'autre et inventait un prétexte".

En même temps, je continuais à écrire, publiant des articles dans *le Monde Juif*, la revue mensuelle du CDJC, et rédigeant un second petit livre, *L'étoile jaune*, dans lequel j'évoquais le courage des jeunes Français qui s'étaient fabriqué des étoiles fantaisistes, remplaçant "Juif" par *Papou*, *Swing*, ou même *Auvergnat* – une vingtaine d'entre eux furent arrêtés...

Cependant, en automne 1945, on apprit que "les grands criminels de guerre" nazis allaient être jugés à Nuremberg, et ce procès allait commencer le 20 novembre 1945. M. Schneersohn, dont les relations politiques étaient vastes et nombreuses, apprit que (feu) Edgar Faure, l'un des procureurs français, était très inquiet ; contrairement aux Américains, Anglais et Russes, qui disposaient de tous les documents requis, lui, chargé des "crimes de guerre", n'en possédait pas. Il va de soi qu'il fut heureux d'apprendre que le CDJC pouvait lui en fournir, et c'est ainsi que j'allai accompagner la délégation française, en qualité d'expert.

Une fois sur place, je fus heureux de parler ma langue maternelle (le russe), la seule langue que je parle sans accent. Je me souviens d'un membre de la délégation américaine, M. Mazé, le fils d'un rabbin moscovite, qui m'aidait de son mieux pour collecter des documents qui allaient enrichir ceux du CDJC. Par ailleurs, M. Faure tenait à ma présence, car il avait des ambitions politiques, espérant d'établir ainsi des contacts politiques avec le "père des peuples", à savoir Djougachvili-Staline. Enfin, il me donna une leçon de savoir-vivre, car je m'étais permis, sans lui demander son avis, de communiquer à un autre procureur, M. Gerthoffer, chargé des pillages économiques, une lettre de

Hermann Goering, décrivant les tableaux et autres œuvres d'art dont il s'était emparés en France ; Edgar Faure me dit alors : "Vous êtes venus avec moi ; vous ne devez travailler que pour moi."

A mon retour, mon "patron" me félicita : "Vous avez infusé un sang nouveau au CDJC." Mais quand je lui expliquai qu'à Nuremberg, il y avait des milliers de documents tout aussi intéressants, voire plus importants, il me refusa net de financer un second voyage (le premier, je l'avais fait *aux frais de la princesse*.) Que faire ? L'idée me vint d'en parler au regretté Alfred Métraux, un anthropologue qui, à l'époque, était l'un des dirigeants de l'UNESCO, et effectivement, c'est cette institution qui finança ce voyage.

Après quoi, mieux documenté, je décidai d'écrire un livre sur la Shoah, en son ensemble, à l'insu du sieur Schneersohn, un patron possessif, exigeant que tous mes écrits soient publiés par les éditions du CDJC. J'ai mis trois années à rédiger un volume de 394 pages, qu'au dernier moment, je décidai d'intituler *Le Bréviaire de la Haine, le III^e Reich et les Juifs*. Mais je ne trouvais pas d'éditeur, car la plupart avaient déjà publié des livres sur le même sujet, notamment, les souvenirs d'anciens déportés, décrivant l'enfer par lequel ils étaient passés. Mon texte, je l'avais "tapé" sur ma petite machine à écrire ; en somme, c'était un "tapuscrit", qu'un jour, vers 1949 (je me souviens comme si c'était hier) je montrai à mon ami, Alexandre Kojevnikov (dit Kojève), un philosophe russe qui était venu me voir chez moi. Il parcourut mon écrit, et me dit : "Vous êtes astucieux : vous faites parler les bourreaux, et non les victimes." Et quand il apprit que je ne trouvais pas d'éditeur, il me dit : "C'est très simple ; je vous recommanderai à mon ami Raymond Aron, qui dirige la collection *"Liberté de l'esprit"* aux éditions Calmann-Levy.

Peu après, je fis la connaissance de Robert Calmann, qui m'impressionna en me parlant de ses exploits cynégétiques. Mais je crois que c'est Raymond Aron qui me procura un préfacier illustre, du moins, à l'époque, à savoir, le romancier catholique François Mauriac, qui écrivait, à la fin d'un texte de près de 4 pages :

"Mystiquement, chacun de nous a crucifié le Christ et le crucifie encore. Si les Juifs avaient une dette particulière à payer, qui oserait nier qu'ils s'en sont acquittés jusqu'à la dernière obole ? Songez à ces pères qui pressaient leurs petits garçons dans les bras avant de passer le seuil des chambres à gaz. Songez à ces enfants que nous avons vu comme des agneaux à la gare d'Austerlitz gardés par des hommes portant l'uniforme français. Puisse la lecture de ce bréviaire constituer dans notre vie un événement, puisse-t-elle nous mettre en garde contre les retours en nous de l'antique haine que nous avons trouvée vue fructifier abominablement aux sombres jours d'Adolf Hitler."

Pourtant, lorsque je lui rendis visite pour le remercier, il me demanda :

“Pourquoi les Juifs se tiennent-ils tellement entre eux ?”

Je ne sus quoi lui répondre...

Je me souviens aussi qu'à l'époque, *Le Monde* publiait, les mercredis, des longs feuilletons en bas de page, comme *Le Temps*, son prédécesseur d'avant-guerre. Souvent, ils étaient consacrés à la critique littéraire. J'aperçus que cette fois-ci, Me Maurice Garçon, l'un des trois illustres avocats de ces temps (les deux autres étant Me Henry Torrès et Me Campinchi) traitait de mon livre, dont il louait la sérénité, sauf qu'il en critiquait le titre, “ambigu et déplaisant”. Je suppose que selon lui, d'aucuns pouvaient penser qu'il s'agissait d'une haine *juive* et non nazie...

Or, Me Garçon avait plaidé le 22 juin 1937 pour mon père, et gagné un procès en diffamation engagé contre Georg Bernhard, le rédacteur en chef du *Pariser Tageblatt*, un quotidien fondé par mon père – hélas, sur ma proposition, et dont j'étais co-gérant – car le 11 juin 1936, les rédacteurs de ce journal (le dit Bernhard se trouvant alors à New York), mais à son instigation, avaient publié en première page un placard disant que “notre éditeur, le Juif russe Wladimir Poliakov, ayant vendu ce journal du Dr Goebbels, nous avons le regret d'annoncer qu'il sera désormais un organe crypto-hitlérien”, etc. Et j'entends encore la voix de Me Garçon, lorsqu'au cours de ce procès, Me Torres tenta de faire fond sur le témoignage de Grumbach⁸ “Ah, Grumbach !” et il produisait une lettre naguère adressée par Bernhard à mon père, à propos de l'utilité de Grumbach, qui lui permettait de conclure : “Grumbach vendait pour mille francs par mois les secrets diplomatiques de la France !”.

Par la suite, Bernhard ayant été condamné à payer dix mille francs de “dommages-intérêts”, dont il refusait de s'acquitter, j'eus la douteuse satisfaction de le guetter près d'un bel immeuble du 17^e arrondissement, pour l'indiquer à deux policiers ; une fois arrêté, il ne tarda pas à trouver l'argent requis...

Pour en revenir à mon “Bréviaire”, sauf exception, l'accueil dépassa mes espérances. A l'usage des universitaires, le regretté Raymond Aron et Jacques Maritain (qui, à l'époque, enseignait à l'université de Chicago) s'accordaient pour dire que la principale qualité du livre étaient sa précision et sa simplicité. A l'intention du Provençal moyen, *La République de Toulon et du Var* écrivait que l'auteur avait marqué au front l'Allemagne, et que “ça ne s'effacera pas” (?) et l'auteur en conçut quelque fierté. J'ai aussi retenu l'enthousiasme du royaliste Pierre Boutang, parlant de la “sobriété et de la précision admirables”

du Juif Poliakov ; mais c'était pour mieux empoisonner une flèche qu'il décrocha aussitôt au chrétien François Mauriac. Par ailleurs, il y eut une réaction anticipant sur "l'histoire révisionniste" ; *Le Nouveau Prométhée* écrivait : "L'ouvrage semble sérieusement étayé", mais mettait en doute les chiffres et interprétait à sa façon la description de la misère des ghettos : "Et même on y vendait l'air, ce à quoi, ailleurs, personne n'aurait pensé"...

Pourtant, un Juif communiste allait faire mieux : Albert Levy intitulait sa recension *Le bréviaire de la haine ou l'art d'absoudre les bourgeois*. Et ses critiques étaient bien celles d'un communiste : "Tous les faits – ceux qu'a cités M. Poliakov et ceux qu'il n'a pas cités – démontrent que l'antisémitisme hitlérien est inséparable du *fascisme*. (...) Parti de bases erronées, M. Poliakov a diverses notions fausses. Pour lui, le peuple allemand s'est uniquement "désintéressé" du sort des Juifs, alors qu'en réalité, c'est non seulement les Juifs, mais la *liberté* et la *paix* – et lui-même – qu'il n'a pas su défendre. Nous sommes loin, dans tout cela, du *fascisme*. Et le christianisme, la nature humaine ont bon dos. Derrière ces paravents, le *fascisme* peut préparer de nouveaux crimes ; on ne le dérangera pas."

C'est ainsi que raisonnaient les communistes, en ces temps-là.

Encore que je bénéficiai par la suite, en mars 1955 d'une page entière de louanges dans le quotidien communiste *Unità*, soucieux pour sa part de mettre l'Italie et le monde en garde contre le réarmement de l'Allemagne. C'est ainsi que le malheur juif se laissait exploiter à la défense des causes les plus variées, et cela reste vrai à l'aube du XXI^e siècle.

Quant au président Schneersohn, je l'avais mis devant le fait accompli. Il sut même retourner la situation à son profit, en achetant 300 exemplaires du *Bréviaire*, dont il fit changer la couverture pour intégrer ces volumes à la série des Editions du Centre, ses "œuvres" à lui. D'une façon encore plus "schneersonhnienne", il se crut moralement justifié, d'autant que mes heures de présence au CDJC étaient devenues irrégulières, de me mettre à l'amende : un beau jour de 1952, mon bulletin de paie m'apprenait que mon salaire avait été réduit de moitié. Et en 1953, je ne reçus même pas de *bulletin* ; mais comme désormais, l'ancien déporté David Rousset m'avait demandé d'étudier pour lui les lois en vigueur dans l'Union Soviétique, moyennant une rétribution mensuelle de 70 000 F, je m'en f... complètement.

L'histoire de l'antisémitisme

J'ai travaillé pendant une quarantaine d'années sur ce sujet (le premier volume fut publié en 1955, le cinquième en 1994). Je l'ai choisi

pour deux raisons : d'une part, si David Rousset m'a offert un salaire aussi généreux, c'est que nous nous connaissions depuis un bon moment, et dès 1948, il me dédiait son *Le pitre ne rit pas* comme suit : "A Léon Poliakov – bien cordialement, ce petit livre n'existe que grâce à votre étonnante et intelligente connaissance des textes." Or, en 1952, si je ne me trompe, il dut engager un procès contre un organe communiste, *Les Lettres françaises*, qui l'avaient diffamé – il serait un espion américain, etc., car il dénonçait les camps soviétiques (le fameux *Goulag*). Certes, il ne l'était pas, mais si je ne me trompe, c'est une organisation américaine dont j'ai oublié le nom qui finançait un procès qu'il allait gagner.

Quant à moi, sachant à l'avance qu'un jour ou l'autre, cette *rente* allait finir, je m'adressai à un sociologue, le professeur Gourvitch, dont l'épouse, Dolly Gourvitch, avait été une amie de ma mère. Aussitôt, ce professeur téléphona à Fernand Braudel, à l'époque, le directeur de l'École (historique) des Annales, fondée en 1929 par le regretté Marc Bloch (il fut fusillé en 1944 par les SS), et Lucien Febvre (auquel j'avais rendu une visite). Bref, Braudel décida sur-le-champ de m'envoyer à Rome, pour étudier, à la "Sapienza" (un beau palais) les archives du ghetto romain. Une fois sur place, je me faisais aider par Adriano Carelli et les "vitelloni" (= petits veaux), ses collaborateurs, car ces archives étaient rédigées en *latin de cuisine*, que, peu à peu, j'appris à déchiffrer. Et j'y trouvai un curieux traité juif du XVI^e siècle, *le livre du prêteur et de l'emprunteur*, dont voici le "Chapitre premier".

I – Le Directeur principal, que le capital lui appartienne entièrement en propre ou qu'il ait un associé ou que le capital appartienne à un patron, doit être un homme simple et modeste, et son commerce doit être conduit d'une manière loyale, car il a été dit : "Mon serviteur Moché (Moïse), il est fidèle dans toute sa maison (*Nombres XII,7*)". Or, ne lis pas *Moché*, lis *Maché* (prêteur). Etc., etc.

Quant au deuxième volume, publié, sous le titre *De Mahomet aux Marranes* en 1961 par les éditions Calmann-Levy (tout comme les deux volumes suivants), je m'en veux, aujourd'hui encore, après avoir décrit comment le calife Omar avait ordonné à son ministre des finances de faire l'aumône à un pauvre Juif, d'avoir rédigé cette phrase :

"On sait que la tradition chrétienne occidentale contient mainte inoubliable leçon de pitié exemplaire ; mais c'est en vain qu'on y chercherait une figure de Juif pauvre, et digne de commisération."

Pourtant, j'y ai cité, dans une longue note en bas de la page 149, comment en l'an 1563, le savant rabbin de Barcelone, Moïse ben Nachman, au cours d'une *disputation* avec le Juif converti Pablo Christiani, et en présence du roi de l'Aragon Jacques I, osait dire tout ce qu'il pensait (une thèse qui, à ce qu'il me semble, reste valable de nos jours).

“Il est certain que la doctrine à laquelle vous croyez et les dogmes de votre foi sont inacceptables pour la raison. Ils sont contraires à la nature, les prophètes n’ont jamais dit qui puisse les appuyer. Que le Créateur des cieux et de la terre se retirerait dans les entrailles d’une certaine Juive, y grandirait pendant neuf mois, viendrait au monde en nouveau-né, et, une fois devenu adulte, serait remis aux mains de ses ennemis qui le condamneraient à mort et l’exécuteraient, après quoi, ainsi que vous le dites, il ressusciterait et retournerait sur terre -, ni le cerveau d’un Juif ni celui d’un autre homme quelconque ne peuvent concevoir cela...”

S’adressant plus particulièrement au roi, Moïse Ben Nachmann ajoutait : “Isaïe a dit : “De leurs lances, ils forgeront des serpes ; une nation ne tirera plus l’épée contre l’autre et l’on n’apprendra plus la guerre.” Mais depuis le temps de Jésus jusqu’à nos jours, le monde a été rempli de violences et de rapines, et les chrétiens ont versé plus de sang encore que les autres peuples. Et qu’il serait dur pour vous, Seigneur roi, et pour vos chevaliers, si vous ne devez plus apprendre la guerre !”

Pourtant, ce courageux rabbin ne fut pas exécuté sur place, Jacques I se contenta de le bannir de l’Aragon, et il partit finir ses jours en Palestine.

A l’époque, j’ignorais tout des usages universitaires. Or, il existait alors deux genres de thèses : la “grande” thèse et une thèse *complémentaire* qu’on pouvait soutenir avant ou après la “grande”. Mais Fernand Braudel me dit qu’il fallait soutenir d’abord la thèse complémentaire, bien qu’une fois publiée en 1965 par *l’Ecole des Hautes Etudes*, elle comptât 369 pages *in-quadro*. A titre d’épigraphe, je choisis la formule d’un théologien italien du XVI^e siècle, Angelo de Chivasso, “*Judaeum esse est delictum, non tamen punibile per christianum*” (= être un Juif est un délit, pourtant non punissable par un chrétien). Et ce livre (sauf ses annexes), fut repiqué en 1967 par les éditions Calmann-Levy, sous le titre *Les banquiers juifs et le Saint-Siège – du XIII^e au XVII^e siècle*.

La soutenance de ma thèse eut lieu en 1964, et Braudel fut le premier à convenir qu’elle valait une “grande” thèse. Pourtant, il refusait de me promouvoir. A l’époque, rattaché à *l’Ecole des Hautes Etudes*, j’aurais du porter une “Blouse de laboratoire” – mais je n’en portai jamais, c’était trop ridicule. Par ailleurs, Braudel m’avait promis de me faire monter en grade, mais comme il ne le faisait pas, à la fin de l’année 1965, j’allai lui demander ses raisons. – La réponse fut : “Tant que vous vous occuperez d’antisémitisme, vous n’avancerez pas chez moi.” Réflexion faite, j’en ai conclu que, né en 1902, sa famille avait milité dans le camp anti-dreyfusard, lu *La France juive* d’Edouard Drumont, etc.

Il va de soi que je ne baissai pas les bras, et c'est le troisième volume de mon *Histoire de...* qui allait me servir de "grande thèse". C'est le volume le plus long (514 pages), et son titre universitaire est *le développement de l'antisémitisme en Europe aux temps modernes (1700-1850)*, et si j'ai tenu à faire ressortir les dates, c'est que tous les historiens universitaires refusaient de se faire les rapporteurs d'un travail portant sur un siècle et demi d'histoire moderne. Finalement, c'est encore Raymond Aron qui me tira d'affaire en acceptant cette charge. La soutenance eut lieu en mai 1968, lors de la révolte des étudiants, les fameux "événements". Dans le "commerce" l'ouvrage fut vendu sous un titre plus intrigant : *De Voltaire à Wagner* : il était justifié, car Voltaire fut le pire antisémite français du XVIII^e siècle, et Wagner, le pire antisémite allemand du XIX^e siècle...

D'une manière générale, je suis parvenu à tirer profit de mon *indécrottable* accent russe, grâce auquel je ne peux pas prétendre d'être ce que je ne suis pas : un Français de souche. Ce qui me fait penser à une petite histoire de titre. Au début des années 70, mon ami Joseph Goy m'avait proposé de publier un recueil de textes dans la collection "Science" qu'il dirigeait. C'est encore lui qui en inventa le titre : *les Juifs et notre histoire*. Il est certain que je n'aurais jamais pensé à un tel titre, simplement parce que cette histoire-là, je ne la ressens pas comme mienne ; "je n'y ai pas droit". Je m'excluais donc de mon propre chef. Pour incolore que soit l'épisode, qui me paraît d'ailleurs fortement surdéterminé par mes origines étrangères, il est révélateur, puisque cette attitude se rattache, qu'on le veuille ou non, à une pratique mémoriale d'exclusions réciproques qui ont maintenu Israël à l'écart des nations. Pour les Juifs, accoutumés à vivre sous les dominations étrangères, celles "d'Edom", les réalités laissaient peu de place aux imaginaires soupçons. En d'autres termes, faut-il être un Juif franc et déclaré, ou se convertir, changer de nom, et mettre ainsi fin à une persécution millénaire ?

J'ai traité ce problème dans mon dernier livre, *L'impossible choix, l'histoire des crises d'identité juives* (éd. Austral 1995). Son dernier chapitre est intitulé "les spectres de Varsovie". En effet, au milieu du XVIII^e siècle, un charlatan juif, Jacob Frank, après s'être converti, fonda une secte qui a laissé en Pologne une trace indélébile : les *frankistes* parvinrent à faire partie de la noblesse polonaise, et en résultat, les Polonais s'imaginent que des dizaines de milliers de Juifs ont survécu en Pologne, tandis qu'il n'en subsiste que quelques centaines. Il est caractéristique que l'ancien président polonais, Lech Walesa, pour se faire réélire, se réclamait surtout de son sang polonais...

Cela dit, à titre de conclusion, et puisque j'ai relaté tous mes différends avec le président Isaac Schneersohn, il reste que c'est grâce à lui que je suis devenu un historien dont les livres sont, du Brésil au Japon,

traduits dans une quinzaine de langues. Mon seul diplôme universitaire ayant été une licence en droit, au mieux, j'aurais été un avocat malhabile ou un juge incertain. Ceux qui me connaissent pourraient le confirmer !

NOTES

- 1 La *Chekhina* (ou "Présence divine") est un objet, ou un être humain sanctifié par Dieu, et tous les Juifs en bénéficient.
- 2 Il s'agissait d'un ex-policier (un Juif algérien), mis à pied par le régime de "Vichy". Il me tendit un paquet de Gauloises, et, ma timidité aidant, j'acceptais ce *pot-de-vin*.
- 3 Les prières publiques juives, dites *Mynian* (quorum), machistes si l'on veut, imposent la réunion de dix Juifs mâles, âgés de plus de treize ans. A ce qu'il me semble, cet usage remonte au livre des *Nombres* (14, 22), lorsque Moïse envoya dix espions dans le désert, et l'Éternel dit : "Tous ceux qui ont vu ma gloire (...) m'ont déjà tenté dix fois".
- 4 Cf. L. Poliakov *La condition des Juifs en France sous l'occupation italienne*, ed. CDJC 1946.
- 5 Mot-code désignant les Juifs. On disait aussi *Bretons*.
- 6 *Ausweis* : pièce justificative, notamment les laissez-passer établis à l'époque par les Allemands.
- 7 Cf. *Le Monde Juif* n° 157, mai 1996.
- 8 Salomon Grumbach était un vieil ami de Bernhard. Avant 1918, il avait siégé à ses côtés dans le *Reichstag* ; après, il présidait, depuis 1933, la Commission des Affaires Etrangères à la Chambre des Députés. Et, par la suite, cette fonction, cela va de soi, il allait la perdre en raison de ce procès, qui fut commenté.